

Le premier séjour du *Potemkine* à Constanza

Christian Rakovsky

Source: «L'Humanité», jeudi 13 juillet 1905, p.1. Notes MIA.

Nous avons reçu hier du citoyen Racovski ^[1], notre correspondant en Roumanie, la lettre suivante qui nous apporte des détails intéressants sur le premier séjour du *Kniaz-Potemkine* ^[2] à Constanza :

Constanza, 5 juillet. Le cuirassé n'ayant séjourné qu'une nuit à Constanza, je ne puis donner que des renseignements indirects sauf ceux qui m'ont été fournis par le matelot Gregori Constantinov Rakhitine, le seul marin qui ait préféré la sécurité du territoire roumain au sort périlleux mais héroïque de ses camarades.

Le *Kniaz Potemkine* jeta l'ancre dans la rade de Constanza dimanche 2 juillet à six heures du soir. Les autorités maritimes locales se rendirent immédiatement à bord du cuirassé révolutionnaire et y furent accueillies très cordialement. Dans une conversation qui a duré une heure et demie, ceux qui remplaçaient les officiers tués ou débarqués exposèrent aux autorités roumaines les motifs de la révolte et le but de leur arrivée à Constanza. Manquant absolument de provisions de bouche, de charbon et de graisse pour les machines, ils venaient s'en procurer dans notre port et voulaient repartir immédiatement. Ils espéraient obtenir tout ceci de la bonne volonté des autorités roumaines, l'emploi de la violence contre des étrangers étant absolument contraire à leurs intentions. Ils confièrent en même temps aux deux officiers roumains, représentant les autorités maritimes, quinze enveloppes destinées aux consuls et à la presse et contenant l'appel au monde civilisé et la déclaration, adressée au gouvernement roumain, dont le lecteur trouvera le texte plus bas.

Une délégation partie du *Kniaz-Potemkine* fit les mêmes déclarations devant les autorités civiles en ajoutant que les équipages étaient menacés de faim si on ne leur permettait pas d'acheter des provisions.

Les pourparlers

Les autorités locales, réunies en conseil, refusèrent de faire droit à leur demande avant d'avoir reçu

[1] Dans sa biographie de Rakovsky, Pierre Broué décrit le rôle décisif joué par ce révolutionnaire cosmopolite dans la mémoire historique de la révolte du *Potemkine* : « *C'est Rakovsky qui forgea la légende du Potemkine qui devait devenir éternelle avec le magnifique film d'Eisenstein auquel il collabora. C'est lui qui a popularisé le travail politique mené sur le bateau par les militants des diverses forces socialistes, qui a sorti de l'ombre le gigantesque orateur « biblique » Nikichkine et l'apprenti mécanicien, géant du journalisme, Zvenigorodsky. C'est lui qui convainquit Kirill d'écrire leur histoire, un livre qu'il préfaça et qui est la matrice du film. C'est lui qui a montré officiers et sous-officiers, gonflés de mépris, creusant leur propre tombe. À l'époque de leur révolte et dans les mois qui suivirent, Rakovsky porta devant le monde leur cause, menant dans leur cas un combat exemplaire pour les droits de l'homme. Il sortit les matelots de l'ombre et de l'anonymat, leur rendit ou donne des raisons de vivre et de vaincre. À beaucoup il procura du travail et du pain, le sentiment de leur dignité recouvrée. Aujourd'hui encore, c'est grâce à lui qu'ils vivent dans les mémoires.* » (Pierre Broué, *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*. Paris, Fayard, 1996, pp. 67-68)

[2] Le *Kniaz-Potemkine Tavrichesky* (Prince Potemkine) était un cuirassé de la flotte russe de la mer Noire de 12.500 tonnes entré en service en 1904. Il avait un équipage théorique de 731 hommes (670 au moment de la mutinerie) et était armé de 4 canons de 305 mm, 16 de 152 mm et 14 de 76 mm.

l'avis du gouvernement central de Bucarest. Il paraît que cette décision fut prise sur l'insistance du maire qui a prétendu ne rien devoir à des « *bandits* » et à des « *assassins* » tandis que le capitaine du port et le préfet pensaient qu'aucun règlement ne pouvait s'opposer à ce que l'on donne des aliments à des êtres mourant de faim.

La réponse de Bucarest arrivée dans la nuit de dimanche accordait asile et inviolabilité à l'équipage du *Potemkine*, mais à condition de remettre le vaisseau aux autorités roumaines. En même temps le gouvernement roumain leur refusait toute espèce d'approvisionnements.

Cette réponse fut communiquée aux marins du cuirassé, mais ceux-ci répondirent que, considérant que leur tâche était à peine commencée, leur but étant de propager la révolution sur tout le littoral de la mer Noire, ils ne pouvaient pas se rendre à l'invitation du gouvernement roumain.

Attitude de la population

Tous les efforts des autorités locales pour les faire changer d'avis restèrent infructueux. Fait caractéristique dans la délégation qui était descendue à terre, se trouvait aussi un Roumain de Bessarabie ^[3] qui, lui aussi, malgré les insistances captieuses de ses compatriotes qui lui offraient asile et protection, préféra retourner au bateau.

Le séjour du *Kniaz-Potemkine* à Constanza jeta un moment la panique parmi les autorités locales. Le maire, en présence de l'artillerie formidable de cette « Commune flottante », perdant la tête, allait répétant partout ; « *Je prévois la catastrophe* ». Mais la population, guidée par son sain instinct démocratique, était pleine de confiance. C'est par des acclamations enthousiastes que les milliers de personnes réunies sur le quai accompagnèrent l'arrivée et le départ des délégations du cuirassé. Si l'équipage de ce dernier s'était montré moins protocolaire, il aurait pu obtenir à Constanza tout ce qu'il aurait voulu.

L'opinion publique et la presse démocratique commentent vivement le refus du gouvernement et les habitants de Constanza surnomment déjà ironiquement leur maire « le libérateur du territoire ».

Durant tout le séjour du *Potemkine*, les autorités ont interdit rigoureusement toute communication entre le cuirassé et la terre. Les rares marins qui sont descendus ont été accompagnés par des commissaires de police. Les « Appels » dont j'ai parlé plus haut, confiés aux deux officiers roumains, ont été mis sous enveloppe et expédiés au ministère des Affaires étrangères à Bucarest.

On a poussé la rigueur jusqu'à refuser de permettre un des marins insurgés de jeter une lettre particulière à la poste ; malgré tout il a pu expédier sa lettre et un appel au moins a réussi à échapper aux précautions officielles. La preuve c'est que j'ai pu vous en télégraphier le résumé et vous en envoyer aujourd'hui la traduction textuelle.

Le départ

Le *Potemkine* a quitté Constanza lundi à une heure de l'après-midi. Son séjour ici a été signalé par un incident qui mérite d'être noté. Dans notre port se trouve un minuscule stationnaire russe, le *Pssézuapé*. Le commandant de ce dernier, dès que le cuirassé eut stoppé dans la rade extérieure, est monté à bord, probablement dans l'espoir d'amener à composition les insurgés. Ils lui proposèrent, paraît-il, de faire cause commune avec eux, mais l'officier trouva un biais et donna comme prétexte qu'il lui faudrait préalablement consulter ses soldats. Du cuirassé il se rendit directement auprès du commandant roumain auquel il demanda protection.

Dans la nuit, les marins du *Potemkine* ne voyant pas la réponse venir envoyèrent le torpilleur N°267, qui les accompagna, de façon à entrer en pourparlers directs avec l'équipage du *Pssézuapé*. Mais le

[3] L'actuelle Moldavie, à l'époque possession russe depuis 1812.

croiseur roumain *Elisabeta* lui lança deux obus, l'un à blanc et l'autre chargé pour lui faire comprendre qu'il devait rester dans la rade extérieure.

Quelques détails encore. Les officiers roumains qui s'étaient rendus à bord du *Potemkine* ont été frappés de ne pas voir des « galonnés ». « *Chez nous, il n'y a ni supérieurs, ni inférieurs nous sommes tous des égaux.* » Telle est la réponse qu'a obtenue un des officiers qui tenait à avoir l'explication de ce fait.

Une impression particulièrement forte a été produite sur tous par un certain matelot [Matouchenko](#), descendu à deux reprises à terre pour traiter avec les autorités. On le considère comme l'âme de tout le mouvement.

Ceux qui parlèrent au nom de l'équipage furent deux jeunes matelots de 20 et de 23 à 24 ans, que les marins professionnels qui sont allés bord du cuirassé ne considèrent pas comme étant du métier. L'un d'eux aurait dit être un ingénieur et l'autre, un mécanicien d'origine finlandaise. J'ai pu obtenir du matelot Rakhitine d'autres renseignements fort intéressants sur l'équipage. Je vous les communiquerai dans ma lettre de demain.

Mardi, le lendemain du départ du *Potemkine*, Constanza a reçu la visite du contre-torpilleur *Stremitelny*. Il est entré à toute vapeur dans la rade intérieure, malgré les signaux que lui fit le croiseur roumain de s'arrêter. Il n'a pas même daigné faire le salut ordinaire, contrairement au *Potemkine* qui n'a dérogé à aucune règle maritime. Le plus caractéristique est que sur le *Stremitelny*, l'équipage se composait en grande majorité d'officiers. Ils ont déclaré que leur intention n'était pas de torpiller le *Potemkine*, mais tout simplement de ne pas le perdre de vue. Le même jour, il repartait pour Varna, en Bulgarie.

Racovski

Récit authentique de la révolte

Notre correspondant a joint à sa lettre trois documents. Le premier est la relation que les délégués du *Potemkine* présentèrent aux autorités roumaines:

Le 11 octobre 1904, le cuirassé *Kniaz-Potemkine* a été mis en, service. Constamment, l'équipage a dû souffrir toutes sortes d'iniquités. La nourriture était particulièrement mauvaise. À plusieurs reprises, les matelots ont demandé une amélioration de l'ordinaire, mais leurs réclamations n'ont pas été prises en considération, sans que pour cela les équipages se révoltassent.

Le 12 juin 1905, le cuirassé se trouvait dans le Golfe Tendrovski [*Tendra*] pour y faire des exercices de tir. Le 13 juin on apportait d'Odessa de la viande de très mauvaise qualité et qu'il était impossible de manger tant pour son odeur infecte que pour les vers qui y pullulaient. Cependant, on la prépara pour les matelots. Quand, le 14 juin, à deux heures de l'après-midi l'équipage apprit que la viande serait servie, tout le monde refusa d'y toucher. Chacun se contenta de manger dans son coin un morceau de pain en buvant un peu d'eau. Mais, quand le commandant [*le capitaine de vaisseau Evguéni Golikov*] fut informé que l'équipage refusait la viande, il donna l'ordre de nous réunir, ce qui fut fait. L'équipage fut réuni sur le pont à l'arrière. Le commandant commença par demander pour quelles raisons les matelots refusaient de manger. L'équipage répondit en montrant la qualité de la viande qu'on lui servait.

Alors le commandant et son second [*le capitaine de frégate Ippolite Giliarovsky*] commencèrent à demander quels étaient ceux qui ne voulaient pas manger de cette viande, en les menaçant d'interpréter leur refus comme une dérogation à la discipline. Les plus timides parmi les matelots

sortirent des rangs pour montrer qu'ils consentaient à manger cette soupe préparée avec de la viande pourrie. Le reste de l'équipage fut divisé en petits groupes et la garde de service fut appelée d'urgence.

Alors le second donna l'ordre à la garde de tirer, ce que celle dernière refusa de faire. L'officier, ayant observé cette désobéissance, prit l'arme du marin le plus proche et tira lui-même sur le matelot Grégoire Vakoulintchuk (et non Omultchouk, comme on a écrit par erreur), qui tomba mort. C'est alors que l'équipage, devant cet acte de cruauté, prit les armes pour se défendre. Au premier coup de feu, les matelots, affolés par ce spectacle sanglant, se jetèrent sur les râteliers d'armes et, en quelques secondes, des salves éclatèrent. Quelques officiers s'enfuirent dans leurs cabines, d'autres se jetèrent à la mer pour se sauver sur le torpilleur N°267, qui nous accompagnait. Le second a été fusillé sur le pont à l'arrière et son cadavre jeté à la mer. Ensuite on fit monter le commandant du vaisseau et on l'exécuta de la même manière.

Ont été tués, les officiers lieutenant Néoupokoev, lieutenant Tan [*Wilhem Tonn*], Smirnov, médecin en chef. Le midshipman [*enseigne de vaisseau*] Vakhtine a été blessé. Le sort de l'officier Leventsev est resté inconnu.

Sont restés vivants le capitaine Gourine, le premier mécanicien Tsvétkov, les lieutenants Tsarskévitch, Praporscheski, Alexeev et Iastrébov, le mécanicien Kharkévitch, le midshipman Makarof, le commandant du torpilleur N°267 baron Klodt, le lieutenant Nazarov, l'aumônier Parmen et le lieutenant Kaliujni, qui tous se sont déclarés solidaires de l'équipage.^[4]

L'appel des insurgés

Le deuxième document est un appel adressé au monde civilisé:

Citoyens de tous les pays et de tous les peuples !

Devant vos yeux se déroule la grandiose épopée de la grande lutte libératrice. Le peuple russe, subjugué et asservi, ne peut plus supporter les abus et la tyrannie séculaires de l'autocratie despotique.

La privation de tous droits, la ruine et la misère auxquels le gouvernement russe a réduit le pays ont épuisé la patience des masses des travailleurs. Le feu de l'indignation et de la révolte a éclaté dans toutes les villes et villages. Le cri formidable de « *À bas les chaînes de servitude et du despotisme et vive la liberté !* », parti des millions de poitrines russes, retentit comme un bruit de tonnerre sur tout le territoire de l'immense Russie.

Le gouvernement tsariste aime mieux noyer le pays dans le sang du peuple que lui donner la liberté et le bien-être. Le sang innocent des héros coula par ruisseaux dans notre patrie. Pourtant, l'autocratie affolée a oublié que l'armée, obscure et délaissée jusqu'à présent, instrument aveugle de ses plans sanguinaires, fait partie de ce même peuple, est composée des enfants de ces mêmes masses laborieuses qui luttent pour sa liberté. Tôt ou tard l'armée comprendra cette vérité et se lavera de la tache infâme dont elle s'est souillée en massacrant ses pères et ses frères.

C'est pourquoi, nous, les marins du cuirassé d'escadre *Kniaz-Potemkine*, avons unanimement et résolument décidé de faire ce premier grand pas. Puissent toutes les victimes, puissent tous les ouvriers et paysans tombés sous les baïonnettes et les balles des soldats, dans les villes et dans les campagnes de notre patrie, nous épargner la malédiction qui pèse sur les assassins.

[4] En réalité, seuls Kaliujni et Alexeev ont rejoint, bon gré mal gré, la mutinerie.

Non, nous ne sommes ni des assassins, ni des bourreaux de notre peuple, nous sommes ses défenseurs. Notre devise c'est « *La mort ou la liberté pour tous les peuples russes !* » Nous voulons le bonheur et la paix pour notre malheureuse patrie. Nous demandons la cessation immédiate des hostilités sanguinaires et stupides qui ensanglantent les champs de la lointaine Mandchourie. ^[5] Nous exigeons la réunion immédiate de la Constituante élue sur la base du suffrage universel, égal, direct et secret. Pour faire triompher ces revendications, nous sommes unanimement décidés à vaincre ou à périr avec notre cuirassé.

Nous sommes profondément convaincus que les citoyens libres et les classes laborieuses de tous les pays et de toutes les nations répondront avec une sympathie chaleureuse à notre grande lutte pour la liberté.

À bas l'autocratie !
Vive la Constituante !

Les équipages du cuirassé d'escadre *Kniaz-Potemkine* et du torpilleur N°267.

Déclaration aux puissances

L'autre document est une déclaration adressée à toutes les puissances européennes:

L'équipage du cuirassé d'escadre *Kniaz-Potemkine* a commencé la lutte décisive contre l'absolutisme russe.

En portant ce fait à la connaissance de tous les gouvernements européens, nous considérons de notre devoir de déclarer que nous garantissons l'inviolabilité absolue de tous les vaisseaux étrangers naviguant sur la mer Noire et de tous les ports étrangers qui se trouvent ici.

[5] Il s'agit de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, conflit suscité par la rivalité croissante entre les impérialismes russe et japonais pour la domination en Extrême-Orient et le partage du nord-est la Chine (la Mandchourie). Cette guerre éclata le 8 février 1904 et se termina par une défaite cinglante de l'autocratie tsariste, sanctionnée par le traité de paix signé le 5 septembre 1905 à Portsmouth. Cette débâcle militaire du tsarisme accentua sa crise politique et précipita l'explosion révolutionnaire de 1905.

Potemkine: Nouveaux détails

[Christian Rakovsky](#)

Source: «L'Humanité», samedi 15 juillet 1905, p.1. Notes MIA.

Notre correspondant, le citoyen Racovski, nous envoie la lettre suivante sur le second séjour du *Kniaz-Potemkine* à Constanza :

Constanza, 10 juillet. Depuis ma dernière lettre, les événements se sont précipités. Le cuirassé révolutionnaire dont on voyait la silhouette sur tous les points de la mer Noire, est reparu de nouveau au large de Constanza, samedi [8 juillet] à deux heures du matin. Détail curieux, une heure auparavant, le Premier ministre roumain Cantacuzène montrait aux membres d'un banquet tenu dans le casino une dépêche Reuter annonçant le naufrage du cuirassé qui avait dû être torpillé par le contre-torpilleur *Stremitelny*. Ce n'était, heureusement, qu'une de ces fausses nouvelles que répandent, depuis des mois, les autorités russes.

Malgré la surveillance étroite exercée par la police maritime, et malgré la grosse mer, j'ai pu trouver, après de longues recherches, sept pêcheurs dévoués qui m'ont amené à bord du *Potemkine* au bout d'une heure d'une navigation difficile ^[1]. Mouillé jusqu'aux os, j'ai pénétré dans le carré des officiers où une icône et les portraits de l'empereur et de l'impératrice sont les seuls vestiges oubliés de l'ancien régime.

Autour de moi sont les héros de cet exploit unique dans les annales de l'histoire. Voici Matouchenko, dont le nom remplit déjà toute notre presse roumaine. C'est lui et Nikichkine, tué à Théodosie ^[2], qui ont été les âmes du mouvement. Leur influence sur l'équipage fut énorme. Voici Kirila [*Kirill*] ^[3] qui, avec Ivanov tué encore à Théodosie, sont montés, à Odessa, sur le *Potemkine*, délégués par quinze mille ouvriers démocrates socialistes. Voici encore l'ingénieur [*mécanicien de 1ere classe*] Kovalenko, un des rares gradés qui, dès le premier moment, se sont donnés corps et âme au mouvement libérateur, puis d'autres encore sur lesquels je passe.

« Nous sommes ici au moins deux cents décidés à lutter jusqu'à la dernière extrémité », me disait l'un d'eux.

On est avide de nouvelles. Depuis douze jours que le vaisseau vogue sur la mer, on est sans renseignements exacts et positifs sur ce qui se passe en Russie. Je leur communique les dernières nouvelles, je les renseigne sur l'enthousiasme extraordinaire que leur acte courageux a inspiré à tout le monde civilisé.

Puis c'est une autre question qui se pose, et ici nous arrivons au dénouement du drame. Quelle réponse, faut-il faire au gouvernement roumain, qui exige la reddition ? Ceux qui constituaient le

[1] Comme le relate Pierre Broué : « *Rakovsky était alors à Mangalia. Quand il apprit la nouvelle, sautant dans une voiture attelée de deux chevaux magnifique, il les força tant que l'un d'eux mourut d'épuisement en arrivant. Achetant à prix d'or son transport sur le Potemkine dans un port sur le pied de guerre, il s'y fit recevoir en présentant une affiche rouge avec son portrait en vue d'un meeting socialiste.* » (Pierre Broué, *Rakovsky ou la révolution dans tous les pays*. Paris, Fayard, 1996, pp. 67.)

[2] Féodosia : ville portuaire de l'est de la Crimée. Le 5 juillet 1905, le *Potemkine* y fit escale mais subit une attaque par une compagnie d'infanterie qui tira sur les mutins depuis le quai.

[3] Il s'agit du militant social-démocrate d'Odessa Anatoli Pétrovich Berezovsky (pseudonyme : Kirill). Rakovsky écrira plus la préface à ses souvenirs de la révolte.

comité directeur étaient décidés à tenter encore une fois la fortune, qui commence à fléchir. Mais pourra-t-on le faire ? Ce n'est ni le courage ni la décision qui manquaient. Il est vrai qu'une certaine lassitude avait envahi une partie de l'équipage ; les « conducteurs » chargés des différents services n'accomplissaient leur tâche que parce qu'ils se savaient surveillés, mais les partisans du mouvement, qui préféraient la lutte à la sécurité rachetée par l'abandon de ce formidable moyen de révolution, étaient encore nombreux.

Malgré tout, des difficultés d'ordre purement technique se présentaient. Le charbon manquait ; il n'y en avait plus qu'une soixantaine de tonnes. La graisse pour les machines, usée depuis longtemps avait dut être remplacée par des équivalents qui avaient abîmé les machines, de même l'emploi de l'eau de mer avait détérioré les chaudières.

Les insurgés, qui s'étaient interdit d'agir contre les vaisseaux étrangers, comptaient rencontrer des navires russes et se procurer ainsi du charbon, graisse et eau douce, mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Un autre espoir, celui de trouver, à Constanza, les cuirassés *Ekaterina II* et *Sinope* que, suivant des bruits vagues répandus à Théodosie, on croyait en rébellion et dans les eaux roumaines, a été déçu.

Et c'est la mort dans l'âme qu'après de longues hésitations l'équipage a décidé de se rendre, à condition qu'on lui garantisse la liberté et une sécurité absolue.

Racovski.

Dépêche sur la situation des marins du *Potemkine*

Christian Rakovsky

Source: «L'Humanité», dimanche 16 juillet 1905, p. 1.

Constanza, 15 juillet.

Le vol d'un trésor de 800.000 roubles est une invention ridicule lancée par des cercles intéressés. Toute la caisse de l'équipage, 60.000 francs, a été répartie également entre tous, ce qui faisait 80 francs par personne, qui ont à peine suffit à l'habillement.

Provisoirement les matelots sont abrités, mais leur situation est très précaire, nous craignons un malheur. Des agents secrets russes s'occupent activement, et sous divers prétextes philanthropiques, se faufilent partout, prenant des noms et des photographies. L'éloignement des matelots du voisinage de la frontière russe est absolument nécessaire.

Nous nous associons à l'appel de camarades russes des diverses fractions de Genève pour solliciter des secours. On n'a pas encore confirmation positive de la fusillade de 31 matelots.^[1]

Racovsky

[1] Le 13 juillet, Rakovsky avait communiqué la dépêche suivante à l'« Humanité » : « Des renseignements de source sûre m'apprennent que trente et un matelots retournés à bord du cuirassé ont été jugés cette nuit par des conseils de guerre à bord du Sinope et du Pssézuapé. Ils ont été fusillés ce matin à trois heures et demie. L'escadre est partie à sept heures du soir, emmenant en remorque le Potemkine avarié. Douze matelots, sur une chaloupe, ont déserté le bord du Tchessma. ». Ces informations étaient inexactes.

À bord du *Kniaz Potemkine*

[Christian Rakovsky](#)

Source: «L'Humanité», jeudi 20 juillet 1905, p.1. Notes MIA.

Le citoyen Racovski, notre correspondant à Constanza, nous envoie les nouvelles lettres suivantes sur les conditions de la reddition du *Kniaz-Potemkine* :

Constanza. Devenu, dès le premier moment, une sorte d'intermédiaire entre les insurgés et les autorités roumaines, j'ai assisté à toutes les opérations de la reddition, surveillé la distribution de l'argent, le départ des matelots, visité les blessés placés dans les hôpitaux militaires et civils de Constanza, et organisé, enfin, un service pour aider à l'expatriation définitive des matelots insurgés, casés provisoirement dans différentes villes et villages du territoire roumain.

Quoique je sois resté plus de six heures à bord du *Potemkine*, je n'ai pu le visiter en détail. Mais, ce que les lecteurs de *l'Humanité* ignorent peut-être, c'est que le *Potemkine*, passé aux mains des révolutionnaires, n'a cessé un seul instant d'être un vaisseau de guerre. On conserva à bord le même ordre et la même discipline qu'auparavant, avec cette différence que la discipline était, cette fois, volontaire et, par conséquent, infiniment plus forte. À mon arrivée, pour me rendre au carré des officiers, j'ai rencontré partout les sentinelles réglementaires, dont la figure s'éclairait d'un sourire bienveillant en reconnaissant en moi un camarade.

L'abandon du navire

Quand je me suis rendu à bord du navire, les pourparlers pour la reddition avaient déjà commencé pendant la nuit, et quelques instants après mon arrivée, comme nous étions, dans le carré des officiers, réunis en un dernier conseil, les autorités roumaines sont venues demander la réponse définitive. On la connaît déjà. J'ai dû remplir, au nom de nos camarades les matelots, la mission pénible de vaincre les hésitations de quelques-uns, qui n'étaient pas encore décidés à se rendre.

Avant de quitter le large pour appareiller dans le port intérieur, comme l'exigeaient les autorités roumaines, il fallut songer au sort qui attendait les matelots après la reddition. Au nom de l'équipage, j'ai prié un des officiers roumains de se rendre en ville et de changer en monnaie étrangère tout l'argent russe qui se trouvait sur le bateau, c'est-à-dire une somme de 60.000 francs, et non des centaines de mille roubles comme l'indiquaient certaines dépêches.

Nous décidâmes alors d'attendre le retour de l'officier à bord du navire, et, à l'occasion de la distribution de l'argent, d'établir une liste de tous les matelots, en indiquant leurs métiers, afin de pouvoir les placer provisoirement. Après avoir rédigé quelques dépêches, je courus à l'infirmerie pour examiner et panser les blessés de Théodosie ^[1]. Bien qu'il n'y eût plus à bord de *[médecin]*major, les deux aides chirurgiens qui se trouvaient là avaient fait consciencieusement leur devoir. De tous les blessés, un seul, atteint d'une balle qui avait effleuré le foie, était dans un état alarmant. Malheureusement, il n'y avait pas, sur le navire, d'instruments de chirurgie, tous ceux qui existaient ayant été, en rade d'Odessa, transportés à bord du vaisseau-hôpital. On n'avait que du thé à donner à ces blessés, en guise de réconfortant.

[1] Féodosia : ville portuaire de l'est de la Crimée. Le 5 juillet 1905, le *Potemkine* y fit escale mais subit une attaque par une compagnie d'infanterie qui tira sur les mutins depuis le quai.

Dans le carré des officiers, on me montra les vitres opaques de leurs cabines, qui avaient été brisées pour permettre de voir s'il n'y en avait pas qui se fussent cachés. Dans une autre cabine, on avait réuni les sabres des officiers désarmés, dans une autre encore, se trouvait le drapeau impérial, qu'un scrupule militaire avait empêché les matelots de déchirer. L'officier roumain n'ayant pu encore, à deux heures, accomplir sa mission, et devant l'insistance des autorités roumaines, le *Potemkine* appareilla vers la ville. Dès que nous approchâmes du port, une acclamation formidable nous accueillit, échappée des milliers de poitrines d'une foule immense qui se massait sur les quais. Le vaisseau stoppa. Le moment était venu où le drapeau roumain devait remplacer l'étendard russe. Nous voulions, auparavant, faire nos adieux au drapeau rouge, mais nous ne pûmes le retrouver.

Il est quatre heures. Les matelots sont déjà sur le quai. La foule se précipite au-devant d'eux et leur demande, comme souvenir, des rubans de leurs bérets portant le nom du cuirassé. Cependant, on se presse pour aller visiter le vaisseau qui fut, pendant douze jours, le seul coin libre de l'immense Russie.

Le débarquement

Tous les matelots du *Potemkine* n'étaient pas encore débarqués, quand le flot des curieux envahit le vaisseau. Certains se mettent à la recherche des cabines sanglantes où furent tués les officiers. Il paraît que ce fut, pour la haute société de Constanza, la grande attraction de cette visite.

On me montra des individus qui emportaient des loques ensanglantées trouvées dans quelques cabines. On me cita une grande dame de Bucarest, qui, s'adressant à l'officier mécanicien, lui demanda « *Combien d'officiers avez-vous tués, monsieur ?* » Précisément cet officier, K. [*Kovalenko*] n'avait pas pris part à l'exécution des officiers, qui fut un acte de légitime défense.

L'attitude des officiers

Les matelots quittèrent bientôt les quais et se rendirent au centre de la ville, où devait avoir lieu la distribution de l'argent et l'attribution d'un logement. J'assistai alors à une scène pénible. Douze gradés, l'enseigne de vaisseau Alexeev et onze « conducteurs », dont le gradé équivalait à celui d'adjudant-major dans l'armée de terre, me prièrent de déclarer que c'est seulement en cédant aux menaces de l'équipage qu'ils avaient pris part au mouvement. Ils ont dit, en outre, qu'ils voulaient retourner en Russie, mais qu'ils voulaient auparavant savoir, par l'entremise du gouvernement roumain, quel sort leur serait réservé.

L'un d'eux me fit alors des excuses, au sujet d'une altercation qui avait éclaté entre nous, à bord du navire « *Je vous ai brusqué, monsieur, parce que vous parliez avec un assassin* ». En ce moment même « *l'assassin* » en question, [Matouchenko](#), entra et donna aux conducteurs, au nom de l'équipage, les huit cents roubles représentant les économies particulières des matelots. Tous, y compris son insulteur, prirent l'argent en le remerciant.

La distribution des 60.000 francs, dont j'ai parlé, se fit en ville, sur une place publique, en face de la prison. Cette somme fut également répartie entre les matelots et les gradés, y compris les conducteurs. Nous nous hâtâmes alors d'aller faire emplette de vêtements civils, pour soustraire les chefs du mouvement à la curiosité de la foule. À tout instant, dans la rue, dans les magasins, l'hôtel, on était assiégé par une foule de journalistes, avides d'informations. Le soir même, nous nous retrouvions, quelques amis d'ici, le capitaine-mécanicien Kovalenko et le représentant des organisations ouvrières d'Odessa, Kirila^[2], à la table d'un restaurant.

La police russe

À une table voisine se trouvaient réunis tous les conducteurs avec l'enseigne Alexeev. Un instant

[2] Il s'agit du militant social-démocrate d'Odessa Anatoli Pétrovich Berezovsky (pseudonyme : Kirill). Rakovsky écrira plus la préface à ses souvenirs de la révolution.

après, Matouchenko nous rejoignit. Nous fûmes frappés de l'agitation qui se manifesta alors parmi les conducteurs. Le commandant de la place de Constanza nous l'expliqua, en nous apprenant que les conducteurs se préparaient à faire un mauvais parti à ceux qu'ils jugeaient responsables de la révolte. Cette idée leur avait été inspirée par d'autres personnages. La police secrète russe avait déjà commencé ses manœuvres. On me montra, attablé dans le cercle des conducteurs, un individu nommé Mélas, qui n'était autre que le chef de la police secrète russe en Roumanie, en Turquie et en Égypte.

Il était déjà à Constanza avant l'arrivée du *Potemkine*, et, grâce à ses relations mondaines avec les personnages influents de la ville, il sut s'imposer comme interprète officiel entre les autorités de Constanza et les insurgés. Ce fut d'ailleurs lui qui répandit toutes les légendes, et les fausses nouvelles qui coururent sur le *Potemkine* et son équipage. Lors du débarquement des matelots, son rôle se précisa ce fut lui qui suggéra aux conducteurs, probablement comme un moyen de se réhabiliter aux yeux du gouvernement russe, l'idée que j'ai rapportée plus haut. C'est pour déjouer ses manœuvres et mettre nos camarades en sûreté que nous avons, la nuit même, expédié quelques-uns des « chefs » du mouvement vers des parages plus hospitaliers.

Ce fut surtout le lendemain, un dimanche, après l'arrivée de l'escadre Pissarevski ^[3], que Mélas déploya une grande activité, soit directement, soit par l'intermédiaire de ses agents. Un des deux aides chirurgiens qui se trouvaient sur le *Potemkine* me raconta comment, sous le prétexte de visiter, « pour la dernière fois », le cuirassé et de le photographier, Mélas avait voulu l'emmener à bord.

Les agents employaient encore d'autres moyens ils enivraient les matelots, et ensuite ils les conduisaient en voiture au quai, sans qu'ils s'en rendissent compte. C'est ainsi que, malgré nos efforts, Mélas a réussi à ramener, dans les prisons du tsar, trente et un matelots, en dehors des onze conducteurs et de l'enseigne Alexeev. Se voyant observé et ayant entendu dire que les citoyens de Constanza, indignés de ces procédés, se disposaient à lui faire un mauvais parti, Mélas a quitté précipitamment la ville, en compagnie de ses agents. Mais il en a chargé d'autres de faire ce qu'il ne pouvait plus exécuter lui-même.

Nous avons dû, ainsi, avertir le préfet de la police locale qu'un agent secret avait réussi, par différentes manœuvres, à capter la confiance de quelques matelots qu'il considérait comme faisant partie du comité révolutionnaire du *Potemkine*, et à se faire photographier avec eux dans un atelier russe de la ville. Aussitôt prévenus, nous avons pris nos mesures pour la destruction des clichés et des premières épreuves. Un autre individu, sous prétexte de former un chœur, avait réuni une vingtaine de matelots et était déjà en train de les photographier, quand l'intervention de nos amis a mis fin à cette manœuvre policière. Mais si, à Constanza, seuls ou aidés par les autorités locales qui se sont montrées pleines de bienveillance pour les matelots, nous avons pu entraver l'action des agents secrets russes, on ne saurait dire la même chose des autres parties de la Roumanie. C'est pourquoi j'insiste encore sur la nécessité, dont je vous parlais dans une de mes dépêches, d'envoyer au plus vite les marins dans les régions les plus éloignées de la frontière russe.

Le sort des matelots

Il y a encore d'autres raisons. Un grand nombre de matelots ont dû, pour ne pas rester sans moyens d'existence, occuper des places qui ne leur convenaient nullement. Le menuisier s'est transformé en terrassier, l'ancien instituteur en manœuvre, l'électricien en moissonneur. Maintenant, beaucoup quittent déjà leurs occupations et restent sans travail et sans ressources, dans un pays dont ils ne connaissent ni la langue, ni les mœurs. Ils seront les victimes tout indiquées des guet-apens qu'on leur tend de tous côtés.

Mais revenons à notre récit. Dans la nuit de samedi à dimanche, une grande partie des matelots furent envoyés vers l'intérieur du pays. Dimanche, quand on apprit l'arrivée de l'escadre Pissarevski, les trains spéciaux, pour le transport des matelots, devinrent plus fréquents. Dimanche soir, on ne

[3] L'escadre du contre-amiral Pissarevski était composée des cuirassés *Sinope* et *Tri Svitatélia* (Sainte Trinité).

voyait plus, à Constanza, un seul matelot en uniforme, tous ceux qui s’y trouvaient encore avaient pris des habits civils. Il y a encore ici, à l’heure actuelle, près de quatre-vingts marins du *Potemkine*, occupés provisoirement dans différentes entreprises.

Déclaration de l’amiral

La remise, par les autorités roumaines, du *Potemkine* à l’amiral russe eut lieu le dimanche. Peu après, en compagnie de quelques journalistes de Bucarest, j’ai tenté de visiter le cuirassé battant, cette fois, pavillon russe. Mais l’amiral Pissarevski refusa, sous prétexte que l’accès des navires de guerre est interdit aux civils. Pourtant, nous vîmes alors, à bord, au milieu des officiers, un civil : c’était Mélas. Mais Pissarevski consentit à nous donner quelques renseignements du haut de l’escalier :

« *Déjà quarante-trois matelots et officiers, sont retournés à bord du navire, et d’autres sans doute suivront leur exemple ; ils seront tous traduits devant un conseil de guerre* ^[4]. *Nous avons trouvé le navire dans le désordre le plus complet, et c’est encore une des raisons pour lesquelles je ne puis vous laisser monter.* »

Il nous parla de l’équipage du *Potemkine* dans les termes les plus méprisants, comme d’un « *troupeau* » se laissant conduire par quelques « *meneurs* ». Nous savions à quoi nous en tenir. Nous savions également en quoi consistait le désordre dont il parlait : il s’agissait des portraits de la famille impériale, déchirés au dernier moment, et des effets des matelots laissés épars dans les cabines et les corridors car les autorités roumaines leur avaient défendu d’emporter plus d’un costume.

À notre grand étonnement, le vice-amiral, posant au vainqueur, se laissa photographier par l’un de nous ; le nouveau pope du *Potemkine* également. Il faut vous dire, à propos de ce serviteur de Dieu, que le premier acte de l’amiral, dès qu’il eût pris possession du cuirassé, fut d’ordonner un service divin pour en chasser « *les mauvais esprits* » !

Mais ce que le vice-amiral Pissarevski n’a pas voulu nous dire, nous l’avons appris des officiers roumains, que leurs fonctions avaient mis en contact avec les officiers russes. La première chose que ces derniers demandèrent aux Roumains, fut celle-ci : « *Où sont les juifs ?* » Il ajouta que le *Potemkine* étant un navire nouveau, on avait pris, pour compléter les cadres des juifs, des Polonais, des Finlandais, et que c’étaient eux qui avaient provoqué la révolte.

Or, à part soixante Roumains, originaires de Bessarabie, et un Grec, de Crimée, qui n’ont, du reste, joué aucun rôle dans l’insurrection, tous les matelots étaient des Russes plus authentiques que le tsar lui-même.

Les inquiétudes du commandement

Nous avons aussi appris que l’escadre de Pissarevski a passé un mauvais quart d’heure devant Constanza. Les officiers remarquèrent, sur le mât principal du *Potemkine*, un petit drapeau rouge que les autorités y avaient placé pour indiquer que l’entrée du port était interdite. Ils se méprirent sur la signification de ce drapeau, et crurent que les révolutionnaires s’étaient rendus maîtres de la ville et l’avaient transformée en base d’opérations. Il en résulta une grande panique parmi les officiers, principalement parce qu’ils n’étaient pas sûrs de leurs équipages, et ensuite parce que, en cas de lutte, le *Potemkine* aurait certainement eu l’avantage. Ayant fait nos adieux au vice-amiral, nous avons quitté le *Potemkine* et nous nous sommes dirigés vers les deux autres cuirassés, qui étaient au large.

Fait caractéristique, tandis que le *Tchesma [Tri Sivatélia]* était près de la ville, le *Sinope*, au contraire, en était très éloigné. Il paraît qu’on considérait son équipage comme très suspect. D’ailleurs, d’après la tactique recommandée par l’amiral en chef Tchoukhnine, on a partagé toute la flotte de la mer Noire en

[4] Ils furent jugés le 9 septembre 1905 à Sébastopol : 7 d’entre eux furent condamnés à mort et exécutés, 19 autres aux travaux forcés à vie et 35 à 20 ans de prison.

escadres, mettant un cuirassé plus suspect à côté d'un cuirassé moins suspect, tandis que les marins du plus suspect de tous, le *Ekaterina II*, étaient débarqués à Sébastopol.

Le lendemain lundi, l'escadre de Pissarevski appareilla vers Sébastopol, le *Potemkine* à la remorque du *Tchesma*. Un dernier détail : la plupart des matelots étaient encore à Constanza quand j'ai pu leur communiquer deux dépêches envoyées par nos camarades de Genève :

« Présentez à nos camarades, au nom du parti social-démocrate et au nom du prolétariat russe, notre salut fraternel et nos félicitations chaleureuses. Avec eux nous regrettons l'échec de leur courageux exploit, mais nous sommes sûrs que l'insurrection suivante nous mènera au but. Vive la République russe ! Vive les matelots révolutionnaires ! Poignée de main à nos héroïques camarades !

Iskra. »

La seconde dépêche annonçait la formation d'un comité général des organisations russes, pour leur venir en aide.

RACOVSKY

L'épopée du *Potemkine*

Christian Rakovsky

Source: «L'Humanité», mardi 25 juillet 1905, p.1. Notes MIA.

Constanza, 17 juillet (De notre correspondant particulier)

Combien de légendes ridicules se sont répandues dans la presse européenne sur la révolte du *Potemkine* et sur les événements d'Odessa. Le correspondant d'une grande revue illustrée française m'a raconté, lui-même, comment, d'après les racontars circulant à Odessa, dans certains cercles, il a télégraphié à son journal qu'à bord du *Potemkine*, devant le port, avaient eu lieu de véritables orgies en compagnie d' « étudiants ». Or, les seules et uniques personnes étrangères à l'équipage du *Potemkine* étaient deux révolutionnaires représentant l'organisation démocrate socialiste d'Odessa ^[1]. Il est vrai que durant son séjour devant le premier port russe de la mer Noire, de nombreuses embarcations visitèrent le navire, apportant aux marins toute sorte de présents, mais l'équipage, tout en acceptant ce qui pouvait lui être utile, jetait à la mer les bouteilles de vin et de vodka, l'abstinence étant de rigueur sur le bateau révolutionnaire. D'ailleurs, à peine permit-on à une vingtaine de camarades de monter à bord du *Potemkine*.

On a parlé de cabines d'officiers tachées de sang, quand il est reconnu que tous les officiers exécutés, excepté le médecin en chef Smirnov, qui s'est suicidé lui-même dans sa cabine ^[2], l'ont été sur le pont du navire. On a répandu encore le bruit que quelques officiers avaient été enchaînés dans les casemates du bateau, où serait allé les délivrer le préfet de police de Bucarest en personne.

Mais que n'a-t-on pas dit !

Pour mettre un terme à tous ces racontars, nous avons entrepris le récit de l'odyssée du *Potemkine*. Mais nous ne l'avons fait qu'après avoir reçu les témoignages les plus indiscutables, les récits des membres du comité directeur du *Potemkine*, avoir consulté le journal de bord et recueilli les explications de Matouchtchenko [*Matouchenko*]. Le premier point sur lequel nous voudrions insister, c'est le caractère nettement révolutionnaire de la révolte du *Potemkine*.

La propagande socialiste

Il y a longtemps déjà que le Parti ouvrier social-démocrate russe avait entrepris une active propagande parmi les matelots, parallèlement à celle qu'elle menait parmi les ouvriers de Sébastopol. Elle commença en 1898. Deux ans plus tard, il s'était passé déjà à Sébastopol un fait d'une importance très grande pendant la grève des ouvriers du port, qui éclata en octobre 1901 ; les matelots refusèrent de tirer sur eux.

Le succès relatif de cette propagande dans la flotte, s'explique par le choix spécial des recrues destinées à la marine et par les conditions particulières de leur travail. D'habitude on prend pour la flotte des artisans ou des ouvriers ayant une préparation technique. Dans les ateliers, les arsenaux, les chantiers et sur les cuirassés, les matelots continuent à vivre comme des ouvriers.

Il est facile de comprendre pourquoi toutes les questions agitant la classe ouvrière russe en général

[1] Il s'agissait des militants social-démocrates d'Odessa Anatoli Pétrovich Berezovsky (pseudonyme : Kirill) et Constantin Feldmann.

[2] Comme Rakovsky le corrigera dans un autre article, il a été en réalité tué par les mutins.

trouvent un écho parmi les équipages de la flotte. D'un autre côté il était de tradition que les matelots jouissent d'une indépendance et d'une liberté plus grandes que les soldats de terre. Ainsi, quand, la navigation terminée, ils prenaient leurs Quartiers d'hiver, à Sébastopol, beaucoup de ceux qui avaient leurs familles ou leurs parents dans la ville obtenaient facilement la permission de coucher chez eux.

À six heures, après la fin du service, de nombreux matelots se rendaient en ville où ils restaient jusqu'au lendemain matin. Il en était de même durant les fêtes et les deux jours libres de la semaine, le lundi et le jeudi, consacrés au blanchissage. Une grande partie des matelots profitèrent de ces loisirs pour se rendre à des réunions socialistes.

Les autorités maritimes n'étaient pas tranquilles. Grâce au système d'espionnage organisé aussi bien à terre que par les vaisseaux, elles ne pouvaient pas ne pas connaître l'état d'esprit des matelots. C'est alors que commence cette série de conflits au cours desquels autorités et révolutionnaires mesurèrent leurs forces.

Les conflits

Les autorités maritimes espéraient par des mesures restrictives abattre l'esprit de révolte des matelots. La première était la suppression des permissions. Le 2 novembre, dans les casernes de la flotte se répandit le bruit que sur l'ordre de l'amiral Tchouknine, on ne laisserait plus sortir les matelots des casernes que sur la présentation d'un billet rouge spécial et que ce billet ne serait délivré qu'aux personnes chargées de certains services en ville. Les matelots ne voulaient pas y croire.

Tous les jours, ils se présentèrent aux portes de la caserne. Les sentinelles, qui avaient reçu une consigne sévère, refusèrent de les laisser sortir. Une pierre fut jetée sur la lanterne du poste, et bientôt une véritable grêle s'abattit sur les fenêtres des logements habités par les officiers et situés dans la cour de la caserne. Beaucoup de gradés furent malmenés : un capitaine de vaisseau, qu'on avait pris à tort pour l'amiral Tchouknine, eut la tête cassée. Le commandant de la place, pour mettre un terme à la révolte, appela la patrouille, qui tira quelques salves en l'air. Un matelot, qui se trouvait par hasard sur le toit, fut tué. Après de grandes difficultés, on réussit enfin à rétablir l'ordre. La répression commença immédiatement. Trente matelots, arrêtés comme meneurs, furent internés dans le port, et traduits, plus tard, devant un conseil de guerre. Comme mesure générale, l'amiral Tchouknine ordonna l'embarquement de tous les matelots sur les navires de guerre.

Mais on refusa d'obéir, surtout sur le *Tri Svetitelia* [*Tri Sviatitelia*] et le *Rostislav*. Il paraît qu'à un certain moment les autorités maritimes ont discuté la question de savoir si l'on devait recourir au secours de l'armée de terre. Mais pouvait-on compter, avec certitude, sur elle ?

À bord des cuirassés

L'embarquement des 15.000 matelots, qui composaient les réserves, n'a pas mis fin aux troubles. D'habitude, ces protestations se faisaient à huit heures du soir, quand, après la prière, les matelots, au lieu de se disperser, comme c'était la règle, restaient sur le pont. Alors tous, d'une seule voix, pour que les autorités ne puissent pas sévir individuellement commencèrent à réclamer.

D'abord, les matelots exigèrent, puisqu'ils étaient embarqués, qu'on leur payât la demi-solde de campagne. Les équipages du *Ekaterina II* menacèrent de couler leur navire, si on ne leur donnait pas satisfaction. Les autorités durent s'exécuter. Puis l'effort porta sur l'amélioration de l'ordinaire, qu'exigèrent les équipages. Ils réussirent en partie et particulièrement, en ce qui concerne le pain, dont on a changé la qualité. Toute cette lutte contre les chefs servit à aguerrir les matelots.

Pourtant, si d'un côté les chefs cédaient en apparence, de l'autre ils aggravaient les mesures restrictives. Toutes tendaient à priver les matelots de leurs loisirs et de prévenir aussi les rassemblements et les réunions. Les marins avaient un repos de trois heures, entre 11 heures et 2

heures : on l'a diminué. Ils jouissaient, toutes les semaines, de deux jours de liberté : ces sorties furent supprimées. Les matelots me signalèrent quelques cas où certains de leurs camarades ont eu le tympan rompu par les gifles données par les 'officiers.

Mais ce qui avait changé surtout à bord des cuirassés russes ce n'était pas tant le régime mais le matelot lui-même. Éclairé surtout par la propagande socialiste, il était devenu infiniment plus sensible et plus susceptible. Les officiers eux-mêmes se rendaient compte de ce changement. Ils ne pouvaient pas se défaire de leurs mauvaises pratiques ; cela ne les empêchait pas de critiquer, parfois amèrement, les maladresses de leurs chefs. On m'a raconté comment une fois sur le *Potemkine*, le commandant [capitaine de vaisseau *Evguéni Golikov*], dans un discours adressé aux matelots, leur rappela que l'insoumission et l'indiscipliné étaient punies souvent de mort. Tous les officiers s'écrièrent « *Est-ce maintenant le moment de dire de pareilles choses ?* »

La propagande sur le *Potemkine*

La propagande socialiste devint de plus en plus intense sur tous les navires, y compris sur le *Kniaz-Potemkine*. Les matelots eux-mêmes s'adressaient maintenant à l'Union démocrate-socialiste de Crimée, demandant des brochures et des proclamations écrites spécialement pour les matelots. Les matelots se réunissaient en petits groupes dans les coins obscurs où on lisait à haute voix. On discutait le sort du pays et le sort des matelots. Le commandant, pour rendre la surveillance plus étroite, faisait lui-même souvent sa ronde de nuit. Il voulait savoir si tous les matelots étaient couchés. Comme tous les officiers du reste, il voyait que les matelots lui échappaient et il s'en plaignait amèrement. « *Tout, tout est contaminé, jusqu'aux hommes de la maistrance* », disait le commandant à un colonel de gendarmerie venu pour enquêter sur le cas d'une recrue qu'on avait trouvée porteur d'une proclamation. On soupçonnait vaguement tel ou tel matelot. Il paraît que le commandant et surtout le second [capitaine de frégate *Ippolite Giliarovski*] avaient dit plus d'une fois, en s'adressant aux marins : « *Prenez garde, nous savons ce que vous tramez ; nous avons l'œil sur vous !* ». Mais les matelots comprirent vite que c'était là des preuves de l'incertitude dans laquelle se trouvaient leurs chefs.

Outre la propagande socialiste que les officiers poursuivaient, il y en avait une autre qui se pratiquait ouvertement et qu'on n'a pensé à interdire que trop tard. Il s'agit de la lecture des journaux paraissant en Russie même et que les matelots faisaient venir de la ville. On commentait toutes les nouvelles et particulièrement celles qui arrivaient du théâtre de la guerre ^[3]. Il n'est pas difficile de comprendre quel effet désastreux au point de vue du respect pour les chefs devaient avoir sur les matelots les défaites continuelles de l'armée et de la flotte russes.

La nouvelle de l'exécution de 50 matelots de l'escadre de Nébogotov produisit surtout une forte impression. Une autre lecture que les officiers ne pouvaient pas interdire, c'était celle des brochures religieuses, mais sur lesquelles les matelots faisaient des commentaires révolutionnaires. Nikichkine, tué plus tard à Théodosie ^[4], était passé maître en cet art. Il avait le don de transformer une prière en un hymne à la Révolution, mais dès qu'un officier s'approchait du groupe des auditeurs, Nikichkine revenait au texte biblique.

Le plan de l'insurrection générale

Durant tout l'hiver passé, les équipages de la flotte de la mer Noire restèrent embarqués. Ceci n'empêcha pas les matelots de rester en communication permanente et directe avec leur organisation à Sébastopol ; l'Union démocrate-socialiste de Crimée. Celle-ci considérant que les équipages étaient

[3] Il s'agit de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, conflit suscité par la rivalité croissante entre les impérialismes russe et japonais pour la domination en Extrême-Orient et le partage du nord-est la Chine (la Mandchourie). Cette guerre éclata le 8 février 1904 et se termina par une défaite cinglante de l'autocratie tsariste, sanctionnée par le traité de paix signé le 5 septembre 1905 à Portsmouth. Cette débâcle militaire du tsarisme accentua sa crise politique et précipita l'explosion révolutionnaire de 1905.

[4] Féodosia : ville portuaire de l'est de la Crimée. Le 5 juillet 1905, le *Potemkine* y fit escale mais subit une attaque par une compagnie d'infanterie qui tira sur les mutins depuis le quai.

déjà assez préparés, établit, d'accord avec le comité central du parti démocrate-socialiste russe, le plan d'une insurrection générale de la flotte. Le moment choisi pour cette action devait être les mois de juillet ou d'août, quand toute l'escadre exécuterait des exercices combinés de tir. À un signal donné par un cuirassé, dont nous taisons le nom, les matelots de tous les navires devaient arrêter les officiers et prendre possession des navires. Une fois maîtres des navires, les matelots devaient porter leur action sur les villes de la mer Noire, où les ouvriers déjà préparés devaient agir parallèlement. Du sud de la Russie, l'insurrection, maîtresse des arsenaux, gagnerait le reste du pays.

Depuis longtemps, déjà, les matelots, c'est-à-dire les plus conscients d'entre eux, étaient mis au courant de ce plan. On n'attendait que le moment propice pour le réaliser. Pourtant il y avait encore un point noir et c'était l'attitude éventuelle de l'équipage du *Potemkine*. Il faut dire qu'on considérait ce navire comme le moins préparé. La Révolution était impossible si le *Potemkine* se déclarait contre elle.

Pourtant cette méfiance n'était pas bien justifiée. La plupart des matelots du cuirassé avaient travaillé comme ouvriers aux chantiers durant sa construction et s'étaient trouvés en contact direct avec les ouvriers socialistes de Sébastopol.

D'une façon ou d'une autre, on attendait une réponse définitive. L'équipage du cuirassé devait prendre une résolution à Tindra [*Golfe de Tendra*], où il allait se rendre pour les exercices de tir. Avant que le *Potemkine* ne participât aux manœuvres de la flotte réunie, il fallait essayer d'abord son artillerie. Et c'est pour exécuter ces essais que le *Potemkine* leva, le 12 juin, l'ancre en se dirigeant vers la Tindra.

C. RACOVSKY

UNE ADRESSE DES MATELOTS

Les matelots du *Potemkine* ont envoyé à la rédaction d' [« Iskra »](#), la lettre suivante :

« Les matelots révolutionnaires du cuirassé d'escadre Kniaz-Potemkine-Tavritcheski, appartenant directement ou indirectement à l'Union démocrate-socialiste de Crimée, envoient, par l'intermédiaire de la rédaction l'« Iskra », leur salut fraternel à tout le prolétariat russe. Avec lui et avec tous les champions de la liberté en Russie, nous regrettons profondément le succès incomplet dû à notre acte révolutionnaire. Mais nous tenons assurer à tous les camarades que ce sont seulement les difficultés techniques et l'impossibilité absolue de trouver du charbon qui nous ont mis dans la nécessité tragique de quitter notre cuirassé.

Actuellement, plus que jamais, nous restons fermement attachés à la cause du prolétariat et de la liberté en Russie, et nous sommes prêts, comme auparavant, à sacrifier notre vie, à l'exemple de nos camarades tombés à Théodosie. Notre devise reste la même : « La mort ou la liberté pour tout le peuple russe ! »

Nous profitons de cette occasion pour exprimer nos chaleureux remerciements aux camarades d'« Iskra », à la commission générale composée des représentants des deux fractions démocrates-socialistes [bolcheviques et mencheviques], des socialistes-révolutionnaires et des représentants du [Bund](#), de même qu'à tous les camarades étrangers, pour leurs sentiments de solidarité et pour leur promptitude à nous venir en aide dans le moment critique que nous traversons.

*Vive le prolétariat de toutes les Russies !
Vive le socialisme international !
Vive la Révolution russe ! »*

(Suivent les signatures)

Le drame du *Kniaz Potemkine*

Christian Rakovsky

Source: «L'Humanité», jeudi 27 juillet 1905, p.1. Notes MIA.

Le citoyen Racovsky qui, dès l'origine de l'insurrection du *Kniaz-Potemkine*, nous a envoyé des dépêches si précises et des correspondances si intéressantes, expose aujourd'hui, en s'appuyant sur des faits réels et des documents authentiques, le drame tragique de la mer Noire.

Constanza, le 22 juillet.

Beaucoup de nos lecteurs ont dû se demander comment il se faisait que sur vingt officiers qui se trouvaient à bord du *Potemkine*, pas un seul n'ait pris le parti des matelots révolutionnaires ? L'unique gradé, l'officier mécanicien Kovalenko, qui s'est joint à eux, ne peut être considéré comme un officier proprement dit, il n'accomplissait qu'un stage temporaire.

Or, on sait qu'en Russie, dans le corps d'officiers, il existe aussi un esprit de mécontentement et d'opposition. Mais je possède le journal de l'un d'entre eux. Je n'ai pas pu y trouver une seule ligne faisant allusion soit à la guerre, soit aux troubles intérieurs de la Russie.

Pourtant, au début de la guerre, j'ai eu l'occasion, plus d'une fois, d'entrer en rapport avec des officiers de la flotte de la mer Noire, et je m'étais convaincu que sur cinq ou six officiers on en trouvait toujours un ou deux imbus d'un libéralisme très avancé.

Il en était de même sur le *Potemkine*. Des matelots m'ont assuré qu'on trouva, dans la cabine du commandant, une proclamation clandestine des membres des *zemstvos* ^[1]. Évidemment, ceci n'est qu'un faible indice. Mais d'autres faits que m'a communiqués un officier mécanicien socialiste décédé, mais qui a ignoré jusqu'au dernier moment l'existence du complot révolutionnaire sur le *Potemkine*, sont infiniment plus caractéristiques.

Souvent, à table, les gradés ne se gênaient pas pour critiquer la politique réactionnaire et stupide du gouvernement. Et, plus d'une fois, le même officier, dont le manque de tact et dont l'autoritarisme outré provoqua le drame, manifestait sa colère contre les ministres avec des expressions plus que violentes.

Nous verrons le même phénomène se reproduire sur le *Georgii Pobiedonosets* [*Georgui Pobiedonotsev : Georges-Le-Victorieux*].

Le «libéralisme» des gradés

Il est superflu de dire que le libéralisme des officiers était tout de parade. En réalité, ils restaient des serviteurs plus ou moins zélés du régime absolutiste. Dans leurs relations avec les soldats, ils étaient autoritaires, violents, prêts à considérer la plainte la plus légitime comme un acte d'indiscipline grave.

[1] Assemblée d'auto-administration provinciale créé en 1864. Leurs compétences se limitaient à des questions purement locales telles que la construction d'hôpitaux, de routes, les statistiques, etc. Leurs activités étaient contrôlées par les gouverneurs et le Ministère de l'Intérieur qui pouvaient suspendre leurs décisions. Leurs membres, issus de la noblesse locale et de la bourgeoisie, étaient élus au suffrage censitaire et adhéraient notamment au parti libéral (Cadet).

De plus, sachant déjà quel esprit prédominait parmi les matelots, ils ne cherchaient qu'une occasion, qu'un prétexte favorable pour faire un exemple sévère. C'était même devenu une obsession chez le commandant et chez son second. Il nous faut insister sur ce point, il donne, en effet, la clef de tout le drame.

La genèse du drame

Nous avons quitté le *Kniaz-Potemkine* au moment où il se dirigeait vers le golfe de Tindra, pour y faire des exercices de tir. C'est là que les matelots révolutionnaires devaient se réunir pour la dernière fois et décider de la réponse définitive qu'ils devaient donner à leurs camarades des autres navires. Mais le hasard en a décidé autrement.

Le soir du 13 [juin], le torpilleur N°267, qui, de Sébastopol, accompagnait le cuirassé, partait, avec le lieutenant Makarov, pour Odessa. Il allait chercher les provisions de bouche. Il revint la nuit même. Le matin du 14, après les travaux de propreté et la prière, l'attention des marins fut attirée par une puanteur particulière qui se répandait à l'arrière du cuirassé.

Près du mât d'artimon se trouvait déposé un énorme morceau de viande. « *Mais elle grouille de vers* », observa quelqu'un. Et chacun d'aller se rendre compte de la réalité.

Les commentaires étaient vifs. « *Les prisonniers russes au Japon sont mieux nourris que nous* », disait l'un. « *Je ne la donnerais pas à mon chien* », disait l'autre. « *Consolez-vous* » – répondait ironiquement un troisième – « *à Port-Arthur, on mangeait de la viande de chien* ». Et les jurons énergiques et précis que connaît la langue russe pleuvaient à l'adresse des officiers.

Le rôle du médecin

Le médecin en chef, Smirnov, prévenu de l'incident, arrive, met gravement son pince-nez, fait la moue, promène son nez sur la viande et dit : « *Ce n'est rien ! Nous sommes en été. La viande est bonne, lavez-la seulement dans de l'eau de mer et enlevez les vers* ».

En effet, quelques matelots, sur l'ordre de l'officier de quart, se mettent à nettoyer la viande destinée au lendemain. Une bonne partie était déjà dans les marmites. Mais que faire ?

Incertitude des insurgés

Le comité révolutionnaire du cuirassé, sachant que l'heure de l'action commune et décisive était proche, voulait éviter à tout prix un conflit aigu avec le commandement. Il n'en serait résulté que des représailles, l'arrestation des plus conscients et l'empêchement de toute action ultérieure. D'un autre côté, laisser passer sans protestations un fait aussi révoltant, équivalait à une abdication, à une lâcheté, amenant la démoralisation parmi les matelots.

On s'arrêta à une solution intermédiaire. On refuserait de manger la soupe, mais on ne se condamnerait pas à la famine. Les matelots ayant de l'argent devaient acheter des provisions à la cantine du navire, les autres se contenter de manger du pain sec.

Le conflit

À dix heures, un premier coup de sifflet appela les matelots pour prendre leur ration de vodka. À onze heures, un autre coup de sifflet annonça la soupe ; mais une grande partie des matelots avaient déjà mangé à la cantine, tandis que les autres se contentant de pain et d'eau, les tables restèrent vides.

Le commandant [*capitaine de vaisseau Evguéni Golikov*] se dirigea vers la cuisine. « *Les matelots refusent de manger la soupe* », répond le cuisinier à une interrogation. « *Ils veulent qu'on leur serve du*

thé et du beurre ». Immédiatement, il est ordonné de battre la générale. En un instant tous les matelots, sauf ceux indispensables à la surveillance des machines, sont rassemblés.

On est sur le pont arrière, les matelots rangés des deux côtés, au milieu se trouve le commandant et les autres officiers, en face de lui l'entrée des batteries où se trouvent les râteliers d'armes. Le commandant dit alors : « *Je vous ai déjà prévenus de ce qui attend les matelots indisciplinés. Voilà ce qui est réservé à ceux qui ne veulent pas obéir.* » Et d'un geste il montra la vergue du mât. Il ajouta « *Les coupables, je les trouverai !* » Puis, il ordonna à tous ceux qui consentent à manger la soupe d'avancer en avant. Beaucoup des sous-officiers s'exécutèrent immédiatement. Les matelots, y compris les autres sous-officiers – les révolutionnaires – restèrent immobiles à leur place.

Le commandant appela alors à la garde. Mais avant que celle-ci arrive, les matelots voyant que les choses prenaient une tournure sérieuse, quittent les rangs.

À gauche, il restait encore une vingtaine ou une trentaine des matelots, les derniers, qui se disposaient à rejoindre leurs camarades.

Juste à ce moment-là intervint le second [*capitaine de frégate Ippolite Giliarovski*]. Quoique inférieur en grade au commandant, c'était lui au fond qui était le maître du cuirassé. Violent, autoritaire, il voyait s'échapper l'occasion de faire un exemple. Il se jette sur les matelots pour les empêcher d'aller rejoindre leurs camarades. « *C'est assez* », dit-il, « *restez à vos places !* » Ordre est donné à la garde de les entourer. Un lieutenant prend les noms. Et les ordres se suivent rapidement l'un après l'autre. On arme les fusils. On sent passer un frisson de mort.

« *Frères, pourquoi nous quittez-vous ?* » Ce cri, parti du cœur, fut poussé par le matelot Vakoulintchouk, qui se trouvait à la tête des marins arbitrairement retenus.

Non, Vakoulintchouk n'était pas abandonné.

Le second était-il déterminé à pousser les choses à l'extrême ? Voulait-il procéder par intimidation ? Je n'ai pu le savoir. Toujours est-il que le second donne l'ordre au poste de tirer, les hommes refusent ou hésitent. L'officier se saisit de l'arme du chef de poste qui, surpris, par la brusquerie du mouvement, cède, ne tarde pas à se ressaisir et reprend son fusil.

Le second cherche alors à s'emparer de l'arme de la sentinelle, mais sans succès ; il se rue alors sur une recrue, le coup part et une balle blesse Vakoulintchouk au ventre.

Mais déjà des marins armés sortaient de la batterie. Vakoulintchouk ne pouvait voir tout ce qui se passait sur le pont. De tous les côtés on entendait des murmures et des protestations, mais tout le monde restait à sa place, quand [Matouchenko](#), suivi de quelques autres, se détache du reste des matelots.

Le cri de : « *Frères, assez de patience !* » retentit. Les officiers sont inquiets, mais ils espèrent encore que tout finira par une balle logée dans le corps du malheureux Vakoulintchouk. « *Qui excite, là-bas, les matelots ?* » demande le commandant. « *Ah ! Je le connais, c'est cette canaille de Matouchenko* », lui répond le second. En ce moment même, Matouchenko apparaît sur le pont ; peu après arrive Vakoulintchouk, et puis d'autres. Ils ont des fusils dans les mains, mais ils ne sont pas chargés. Les cartouches sont dans les magasins fermés à clef, et des camarades sont déjà allés défoncer les portes.

« *Que veux-tu ? Jette ton fusil !* » crie le commandant. « *Je ne le jetterai que quand je serai mort. Va-t'en ! Ce navire n'est pas à toi, il est au peuple* », lui répond le matelot.

Le commandant, suivi par quelques autres officiers, prend la fuite. Plus loin se passe une autre scène : Vakoulintchouk fond, avec la baïonnette haute, sur son assassin, mais celui-ci pare le coup et le

frappe encore d'une balle.

Alors Vakoulintchouk, fou de douleur, du haut du bord gauche se jette dans la mer en criant : « *Je veux mourir libre !* » Les cartouches arrivent. Matouchenko court chercher le second, caché derrière la tourelle ; en route, il se heurte à un autre officier, Néoupokev, il le tue d'une balle et le jette à la mer. Plus loin, il trouve enfin le second, qui tombe grièvement blessé.

Les exécutions

Une salve retentit dans la direction de la passerelle où sont des officiers. Ceux-ci tentent alors de se sauver à la nage. Cette salve rallie le reste des matelots, tous armés maintenant. On crie : « *Que l'officier Tan [lieutenant de vaisseau Wilhem Tann] avance* ». Il vient et dit à Matouchenko : « Je veux causer avec toi ». Le matelot jette son fusil ; c'est ce que voulait Tan, que les marins estimaient et qu'ils considéraient comme le futur commandant du cuirassé. Mais dès que Matouchenko s'avance, Tan décharge par deux fois son revolver. La première balle atteint un matelot à la main ; la seconde effleure la tempe de Matouchenko. Une salve part et Ton tombe.

Quelques instants après on amène, sur le pont du navire, le commandant et un lieutenant de vaisseau, Alexéev. Le premier est exécuté. Au dernier moment, il suppliait qu'on lui laissât la vie. Il se produisit alors une réaction dans l'équipage ; ceux qui, quelques instants auparavant, auraient laissé fusiller leurs camarades demandent la mort d'autres officiers. Matouchenko et ses amis déclarent alors : « *Assez de sang, maintenant que le navire est à nous* ». Cette intervention sauve la vie au lieutenant Makarov.

Il faut ajouter encore, au nombre des officiers tués, le lieutenant Leventsev, un autre lieutenant venu de Pétersbourg pour assister en qualité de délégué du ministre de la Guerre aux exercices de tir, et le médecin chef, Smirnov. On a cru qu'il s'était suicidé. Une enquête minutieuse à laquelle nous nous sommes livrés établit que Smirnov fut tué dans sa cabine.

Quelques matelots, qui s'étaient jetés à la mer, furent pris pour des officiers et tués également.

Tel fut le drame du *Potemkine*. Nous en avons exposé les faits tels quels, sans les atténuer ; la vérité, fut-elle plus horrible encore, ne pourrait charger les matelots : ils se trouvaient en état de légitime défense.

C. Rakovsky

Les origines de la révolte du *Potemkine*

Christian Rakovsky

Source: Extraits de l'introduction («Vvedenie») du livre de Kirill, (pseudonyme d'Anatoli Pétrovitch Berezovsky), «Odnadtsat' dnei na Potemkine» (souvenirs d'un marin du *Potemkine*), St. Pétersbourg, 1907. Rakovsky est également l'auteur du chapitre I. Traduit du russe par Isabelle Lombard. Le récit a été rédigé en 1905. «Cahiers Léon Trotsky», n°17, mars 1984, pp. 37-57. Notes MIA.

On sait que la révolte du *Potemkine* ne fut pas un événement inattendu. Elle fut l'explosion prématurée et isolée d'un plan courageusement préparé de soulèvement général qui devait embraser de son anneau de fer toute la flotte de la Mer noire. En s'emparant des bastions maritimes, la révolution russe aurait disposé d'une base inexpugnable pour de nouvelles conquêtes. De bombardements des rivages en sièges des garnisons, elle aurait gagné tout le Sud et, de là, se serait étendue au reste du pays.

Ce soulèvement devait éclater en juillet, au moment des grandes manœuvres de la flotte. Au signal convenu – deux fusées tirées l'une après l'autre du pont du cuirassé *Catherine II*. Les matelots qui étaient partie prenante devaient arrêter ou tuer leurs officiers « au nom du peuple », s'emparer de tous les navires et en prendre le commandement.

Comme on sait, le malheureux incident de la viande avariée suscita avant l'heure une révolte sur le *Potemkine*, et tout le plan s'effondra.

Les autres navires, mal préparés, n'étaient pas avertis ; parmi eux, seuls purent prendre part au mouvement le *Georgi Pobedonostzev* qui, pendant 24 heures, resta fidèle à la révolution, et le navire-école *Pruth* qui chercha vainement le *Potemkine* afin de se rallier à lui. Il faut mentionner également le *Sinopia* qui se joignit également au *Potemkine* mais s'éloigna d'Odessa sur un ordre soudain donné par l'amiral Krieger de se diriger sur Sébastopol alors que la minorité des marins révolutionnaires n'avait pas encore réussi à vaincre les hésitations de la majorité indécise et timorée. Le plus malheureux fut la mise hors d'état d'agir du cuirassé *Catherine II*, « *Katia* » comme disaient familièrement les marins, *Katia-la-Rouge*, prête à faire le pas le plus décisif et qui fut victime de sa fougue révolutionnaire. Alors que la révolte explosait sur le *Potemkine*, il se produisit un conflit mineur entre les marins et les officiers du *Catherine II*, un incident ridicule en comparaison du rôle que le cuirassé aurait pu jouer deux jours plus tard, mais qui entraîna la mise à terre de la majorité de l'équipage. Ainsi le plus révolutionnaire des cuirassés fut-il contraint de demeurer à Sébastopol pendant que les autres étaient dirigés vers Odessa contre le *Potemkine*.

Une question se pose cependant : le soulèvement général aurait-il réussi s'il n'y avait pas eu l'événement du *Potemkine* ? La flotte pouvait-elle escompter un succès dans sa tentative de prendre possession des villes côtières et d'y soulever la population ouvrière ?

En apprenant à travers le récit de Kirill les détails de l'histoire bouleversante, dramatique, de la lutte des marins révolutionnaires, en découvrant combien le succès était proche alors même qu'un seul bâtiment s'était soulevé, on acquiert presque la conviction qu'un soulèvement général pouvait

l'emporter [...]

D'un point de vue purement militaire technique, l'idée de lancer une révolte armée générale par un soulèvement de la flotte était excellente : d'abord parce que les marins étaient les plus réceptifs de tous les militaires à la propagande socialiste et surtout parce qu'une flotte mutinée est mieux à même de résister et se défendre que toute autre formation. Une victoire du soulèvement de la flotte aurait créé une situation sans précédent dans l'histoire des guerres civiles. L'absolutisme russe, avec toute son armée, se serait montré impuissant à lutter contre cette poignée d'hommes. La Russie des gouvernants se serait trouvée dans la position ridicule qui fut celle de la Roumanie lorsque le *Potemkine* surgit au large de Constantza : on mobilisa toute la garnison, même... la cavalerie.

Mais l'intérêt historique véritable du soulèvement de la flotte se révèle dans l'appréciation de ses causes. Le parti ouvrier social-démocrate russe et particulièrement son organisation en Crimée (l'Union social-démocrate de Crimée) a beaucoup contribué, par une action prolongée, à l'émergence de révolutionnaires parmi les marins. Mais c'est la structure de l'État russe et notamment le régime des casernes qui éveillèrent leur esprit et leur apprirent à comprendre les idées révolutionnaires et socialistes.

Il est impossible de comprendre le soulèvement révolutionnaire de la flotte ni d'autres mouvements analogues sans prendre en compte ces éléments-là. Lorsqu'on sait à quel point l'action révolutionnaire est entravée en Russie, combien de victimes et d'efforts coûte chaque pas – des victimes dont un nombre infime verra le but réalisé et dont la majorité tombera dès la première bataille contre la multitude des obstacles dressés par le régime politique – on comprend qu'à l'origine de la révolte des marins se trouvent avant tout leurs conditions de vie. Il est plus que jamais nécessaire aujourd'hui de bien connaître la nature du régime des casernes en Russie. La paix conclue et la Constituante établie, les partis politiques auront à reconstituer le pays de façon radicale. Mais la Russie ne sera réellement transformée que quand elle se sera libérée des erreurs du passé.

Nous voulons [...] décrire, sur la base des documents en notre possession, le rôle dans la révolte des facteurs conscients, c'est-à-dire de la propagande socialiste, et celui des facteurs inconscients, c'est-à-dire le régime militaire en Russie. Le régime des casernes n'est qu'un reflet de la structure politique et sociale d'un pays et les conditions de vie à bord du *Potemkine* étaient les mêmes dans l'ensemble de la flotte. On s'y heurtait aux mêmes abus. De la part des officiers, des officiers supérieurs surtout, c'était partout la même cruauté stupide, la même incompréhension de la nécessité d'un comportement plus humain envers les marins. Toute tentative de ces derniers pour obtenir une vie plus supportable ne rencontrait chez les officiers que la détermination obstinée de punir plus sévèrement encore. Les marins ne pouvaient donc nourrir de bons sentiments à l'égard de leurs supérieurs. Ils étaient dociles en apparence, par crainte de la répression, mais, au fond d'eux-mêmes, ils haïssaient et méprisaient les « dragons » et les « scorpions », des mots qu'ils ne se gênaient pas pour employer à la moindre occasion.

Au cours de la mutinerie du 3 novembre [1904], les marins pourchassèrent leurs officiers à coups de pierre et en les injuriant grossièrement. Les injures étaient d'ailleurs si courantes que les officiers, habitués, faisaient semblant de ne pas les entendre [...] L'antagonisme et la méfiance entre officiers et soldats sont un phénomène général, dans toutes les armées, mais il était plus aigu dans l'armée russe. Ce gouffre infranchissable entre eux se creusait à chaque événement politique qui aboutissait à l'envoi des soldats contre grévistes et manifestants. [...]

Pour expliquer cette méfiance, ainsi que la haine doublée de mépris des marins pour les officiers, il faut rappeler, outre les raisons politiques, les défauts propres au corps des officiers russes, en particulier dans la flotte où ces derniers se recrutaient exclusivement dans la noblesse. Les écoles militaires étaient peuplées de la « lie » de la société industrielle. La jeunesse honnête et capable peuplait, elle, habituellement les prisons russes et envahissait les professions intellectuelles. Seuls les gens incapables et serviles se tournaient vers les carrières bureaucratiques et militaires [...]

Ces officiers-là considèrent leur fonction comme un moyen de subsistance et s'efforcent de travailler le moins possible avec le plus possible de profit personnel. C'est sur ce terrain que se sont développées les relations entre officiers et marins qui eurent parfois des conséquences catastrophiques. Mais revenons au cuirassé *Potemkine*. Les châtiments corporels les plus cruels y étaient habituels. En dépit de la parution d'une circulaire secrète qui insistait sur la nécessité de « respecter la dignité humaine des subalternes », les officiers de marine continuèrent, par habitude, de distribuer gifles et coups de poing. Des marins m'ont parlé de cas de tympanes crevés par la violence des coups [...] Mais ils souffraient par-dessus tout des injures et des humiliations de toute sorte qui portaient atteinte à leur dignité d'homme. Il fallait voir avec quelle arrogance ceux qu'on appelle les aristocrates traitaient leurs subordonnés pour comprendre la force de haine que ces derniers nourrissaient à leur égard [...].

Celui qui a vécu en Russie a peut-être remarqué, dans certains jardins publics, cette inscription barbare : « *Entrée strictement interdite aux chiens et aux rangs inférieurs* ». L'amiral Tchoukhnine sut inventer pour les matelots de Sébastopol une règle pire encore. L'ordre n° 184 du 29 avril 1905 interdit aux marins, « *sous peine d'emprisonnement* », l'accès de deux boulevards, de deux allées et d'une rue.

Quelques jours plus tard, un groupe de marins mutilés, revenant de Port-Arthur, emprunta l'un de ces boulevards, celui où se trouve le monument à la mémoire du siège de Sébastopol en 1855. Ils se heurtèrent à un officier qui les interpella grossièrement : « *Comment osez-vous venir ici ? Vous savez que le boulevard est interdit aux rangs inférieurs !* » L'un des marins remarque : « *Avons-nous le droit de fouler notre terre natale, pour laquelle nous avons versé notre sang ?* » – « *Tu te permets de discuter, canaille !* » Et les coups permirent à ces « héros » qui venaient de rentrer de goûter les joies de la patrie reconnaissante. La mutinerie du 3 novembre fut provoquée par un ordre de l'amiral Tchoukhnine interdisant aux marins toute sortie en ville sans permission spéciale, le « billet rouge ».

De telles mesures n'auraient pas eu des conséquences aussi graves quelques années auparavant. On peut même affirmer que le résultat aurait été le même s'il y avait eu une amélioration et non une détérioration des conditions de vie dans la flotte : avant tout, c'étaient les marins eux-mêmes qui avaient changé et mûri. En quelques cinq ou six ans, le sentiment de leur dignité personnelle avait mûri. [...] Voici un fait caractéristique de la nouvelle génération : les recrues de 1904 du 36e équipage – celui du *Potemkine* – déposèrent auprès de leurs supérieurs, avant même de prêter serment, une série de revendications. La secousse puissante impulsée dans toute la Russie par le mouvement ouvrier dans les cinq années précédentes avait éveillé chez les marins l'espoir d'une vie nouvelle, meilleure et libre.

De par les conditions de travail, le cuirassé est une véritable usine flottante ; les marins sont plus proches de la classe ouvrière que de tout autre. Au nombre important de condamnations pour des lectures qui, bien que légales, n'avaient pas l'approbation des officiers, on apprécie le degré d'intérêt des marins pour la science et la littérature, ainsi que leur soif de connaissances. Leur recherche d'un avenir meilleur se heurtait à l'obstacle des officiers [...] qui personnifiaient l'absolutisme.

Les marins discutaient avec ferveur de la question des rapports entre officiers et soldats : le parti dirigeant de la Russie future doit s'y intéresser tout autant. Rappelons que le premier point de l'ultimatum posé par le cuirassé au commandant militaire d'Odessa était la substitution à l'armée permanente des milices populaires. Les rapports des marins avec leurs supérieurs étaient une question de premier plan. C'est au regard du comportement d'un marin devant ses officiers et de ses sentiments à leur égard que les camarades révolutionnaires décidaient s'il était digne de prendre part à leurs activités secrètes [...]

Il est important de s'arrêter sur la façon dont se menait le travail de propagande à bord du *Potemkine*. Nombre de marins avaient déjà rencontré les idées de la social-démocratie quand ils travaillaient sur les chantiers navals Nikolaievsky. Ils étaient en contact avec des ouvriers civils, dont beaucoup avaient été touchés par la propagande socialiste.

Puis l'équipage du Potemkine prit directement contact avec le parti social-démocrate à Sébastopol où il avait déjà tissé des liens solides avec la flotte militaire. Seul un petit nombre de marins pouvaient évidemment être en contact direct avec les révolutionnaires. Parmi ceux du *Potemkine*, j'en ai dénombré de quinze à vingt qui fréquentaient de manière irrégulière les réunions secrètes organisées par les socialistes. Ces réunions, appelées « volantes » quand il n'y avait guère de participants et « de masse » s'il y en avait beaucoup, rassemblaient des marins qui servaient sur les cinquante vaisseaux de guerre ancrés à Sébastopol. D'abord espacées, ces réunions furent de plus en plus fréquentes ; au cours des quatre mois précédant le soulèvement, il s'en tint presque une chaque dimanche (du 10 novembre au 25 mars, il y en eut onze en tout). Le nombre des marins qui y prenaient part passa de trente à trois ou quatre cents. Afin d'éviter des surprises désagréables, on tenait ces réunions hors de la ville, dans une forêt proche de la colline de Malakhov. Les marins s'y rendaient par petits groupes, empruntant d'abord la route d'Inkerman, puis se séparaient en passant par de petits chemins. Une garde postée tout au long s'assurait que la voie était libre. Lorsqu'ils arrivaient au pré qui servait de lieu de réunion, ils s'installaient comme ils voulaient. Les interventions commençaient. Les orateurs, souvent des femmes, expliquaient aux marins les causes de l'existence du pouvoir oppresseur et intolérable, proposaient des moyens pour l'anéantir et libérer tout le pays. Puis on discutait, on racontait, et, après avoir adopté une résolution, on terminait la réunion par un chant révolutionnaire. Voici le texte de l'une de ces résolutions – qui fut adoptée le 20 mars [1905] :

« Nous, marins de la flotte de la Mer noire, réunis au nombre de 194, joignons notre voix à celle des ouvriers russes représentés par leur aile révolutionnaire, le parti ouvrier social-démocrate russe ; nous exigeons la destitution du régime autocratique et son remplacement par une république démocratique.

Nous sommes convaincus que seule la convocation d'une Assemblée Constituante, sur la base du suffrage direct, égal pour tous et à bulletin secret, peut affirmer le pouvoir du peuple. Nous savons que le régime tsariste a entrepris la guerre pour ses intérêts propres. C'est pourquoi nous exigeons qu'il y soit immédiatement mis un terme.

En joignant notre voix à celle de la Russie qui s'éveille à la vie politique, nous sommes sûrs que notre exemple, l'exemple de la protestation de la flotte de la Mer noire, sera suivi par toute l'armée russe. Le dernier soutien du régime est en train de s'écrouler.

Notre libération est proche et nous appelons tous ceux que l'autocratie pourchasse et opprime à rejoindre nos rangs, les rangs de notre parti.

Notre lutte ne s'interrompra que lorsque l'humanité se sera libérée de l'exploitation des araignées capitalistes. Nous luttons pour le socialisme.

À bas l'autocratie ! À bas la guerre ! Vive l'Assemblée Constituante ! Vive la république démocratique !

Vive le parti ouvrier social-démocrate russe ! Vive le socialisme ! »

Cent cinquante marins qui n'avaient pas assisté à cette réunion adoptèrent cette résolution. Parmi les autres marins, la propagande était menée par des brochures et surtout des appels. Il faut noter que les marins demandaient au comité de Sébastopol des appels spécialement rédigés à leur intention. Lorsque le comité eût constaté que la propagande parmi les marins était efficace, il s'efforça d'éclairer chaque événement plus ou moins important de la vie de la flotte. Ainsi, deux ou trois jours après la révolte, lorsque les marins se levèrent et sortirent dans la cour, ils trouvèrent des tracts sur les derniers événements, jonchant le sol. Le comité de Sébastopol appelait les marins à donner un caractère politique à leur protestation. Cet appel fut diffusé à 1.800 exemplaires. De façon générale, le comité diffusa 12.000 tracts de début novembre à début avril.

Voici quelques titres : « *Il est temps d'en finir* », « *L'aide-mémoire des soldats* », (2.800 exemplaires), « *Les deux Europes* », « *Qui vaincra ?* », « *Mort aux tyrans* », « *Le Manifeste du tsar* » (9 janvier), etc. Certains se rapportaient au régime russe en général, d'autres concernaient spécialement les marins. Ils dépeignaient les pénibles conditions d'existence des marins qu'ils opposaient au confort et aux privilèges dont disposaient leurs officiers. Ils soulignaient l'énorme différence entre les soldes des marins et celles des officiers de Russie, en comparaison avec d'autres pays.

Alors qu'au Japon, à cette époque, le Grand Amiral Togo recevait 5.600 roubles par an, le grand-duc Aleksei, Grand Amiral de la flotte russe, recevait un salaire dix-huit fois supérieur (108.000 roubles). A l'opposé, la solde des marins était incomparablement plus élevée au Japon qu'en Russie. Un marin coûtait au gouvernement japonais 54 roubles contre 24 au gouvernement russe, dont la moitié était volée par les officiers. On distribua des tracts particuliers au sujet du départ de 800 marins pour Libau, d'autres au moment du procès de trente marins accusés d'avoir été les « instigateurs » de la révolte du 3 novembre.

Parallèlement à ces événements particuliers, les questions d'ordre général étaient soulevées : la guerre, la situation des ouvriers et des paysans, l'État russe, etc. La fin de la guerre était le mot d'ordre le plus populaire. Certains conseillaient de refuser de partir pour l'Extrême-Orient. Un tract produisit une impression particulièrement vigoureuse : imprimé par le comité de Sébastopol, il avait été rédigé et signé par « *des marins et sous-officiers du cuirassé Catherine II, réunis avec le parti ouvrier social-démocrate* ». C'était déjà le signe d'actions plus importantes qui surgirent en résultat de la défaite de Tsushima.^[1]

Aujourd'hui, alors que la Russie est devenue un État prétendument constitutionnel, la question de la réorganisation des forces armées demeure posée. Toutes les revendications des marins visent à une amélioration de leurs conditions de vie pendant la durée du service : ils ne mentionnent qu'à la fin le lien étroit entre l'ordre social en Russie et le régime militaire. Notons quelques-unes de ces revendications :

1 Réduction de la durée du service militaire dans la flotte à 3 ans (il est actuellement de 7 ans).

2 Définition précise de la durée de la journée de travail (les manœuvres au front ou les exercices spéciaux sont considérés comme un travail).

3 Contrôle des marins sur les dépenses pour la nourriture qui leur est destinée. Les marins exigent de s'occuper directement de l'approvisionnement, du choix du cuisinier : « *Nous vous enlevons ainsi la possibilité de nous voler* », disent à leurs officiers les matelots du *Catherine II* [...]

4 Une autre série de revendications concerne les droits de l'homme et du citoyen : suppression des formules que les marins doivent employer en s'adressant à leurs supérieurs, de la coutume de rendre les honneurs aux officiers ; les marins demandent également que les délits soient jugés par un tribunal ordinaire. En cas de maintien des tribunaux militaires, ceux-ci doivent être composés à parité d'officiers et de marins élus par leurs camarades [...]

Ces appels étaient diffusés partout en centaines d'exemplaires. Un jour les marins du *Potemkine* eurent en se réveillant la surprise d'en trouver sur les couvertures de leurs lits. Chacun se mettait à ramasser les « pigeons » et à chercher « un coin tranquille » pour les lire. Il s'ensuivit des discussions par groupes pendant plusieurs jours. Les marins ne comprenaient peut-être pas tout. Il arrivait que ceux du *Potemkine* écrivent [au comité] pour reprocher l'emploi [dans les tracts] de trop d'expressions incompréhensibles pour la majorité des marins, et demander de nouveaux tracts. Mais ces tracts, petits, insignifiants, souvent illisibles, imprimés en secret sur des machines primitives, faisaient leur

[1] Dans le cadre des opérations de la guerre russo-japonaise, la flotte russe de la Baltique, dépêchée sur place après la perte de la flotte du Pacifique, fut entièrement détruite par la marine de guerre japonaise les 27 et 28 mai 1905 dans le détroit de Tshushima, entre la Corée et le Japon.

travail révolutionnaire.

Ils étaient la preuve vivante de l'existence d'un parti insaisissable, qui se dressait près des marins isolés et soumis pour écouter leurs plaintes et compatir à leurs souffrances. Les gens de ce parti tendaient fraternellement la main aux matelots, les traitaient d'égal à égal, mettaient à leur disposition leur temps, leurs moyens et leur vie ; ils les appelaient à lutter avec eux contre l'ennemi de toute la classe ouvrière. On ne pouvait attendre de cette propagande qu'elle transformât les marins en socialistes conscients. Elle fit beaucoup cependant en donnant à leur mécontentement diffus un caractère politique et en popularisant les mots d'ordre du programme socialiste minimum.

Initialement désordonnée, la lutte des marins devint consciente. Ils reprirent à leur compte le parti et son programme. « *Nous sommes 300 social-démocrates prêts à mourir* » : c'est par ces mots que m'accueillit le matelot [Matioutchenko](#) lorsque je montai sur le *Potemkine* à Constantza.

Ces 300 social-démocrates ne savaient peut-être pas tout ce que réclamait leur parti, mais le fait de se compter parmi ses membres leur donnait dans leurs propres forces une confiance illimitée. Ainsi, avec une énergie et un esprit d'initiative grandissant, les marins trouvaient en eux-mêmes ce que les appels ne pouvaient leur offrir.

Ils complétaient leur formation politique en observant les faits environnants, en lisant livres et journaux autorisés par les officiers. Guidés par la haine du despotisme, ils découvraient des idées révolutionnaires jusque dans les livres religieux. Celui qui a connu de près la vie quotidienne à bord du *Potemkine*, a pu constater leur vie intellectuelle intense. C'était une véritable ruche dans laquelle chacun agissait dans la mesure de ses forces. Il y avait une trentaine de non-violents qui prêchaient la résistance passive à la guerre, le refus de tirer sur « *des êtres humains, créatures de Dieu* ». Des discussions éclataient presque tous les dimanches entre eux et le commandant Golikov [...].

Si l'on examine la personnalité des marins, on remarque qu'il y avait parmi eux des hommes brillants, dont les possibilités de jouer un rôle étaient entravées par les conditions sociales et politiques du pays. Parmi eux, Nikichkine, véritable tribun populaire, exerçait une grande influence sur ses camarades (il est mort héroïquement à Feodosia). Doué d'un grand talent oratoire, imprégné de cet idéalisme religieux profondément enraciné dans les masses populaires, surtout la paysannerie et qui n'est pas encore entamé par le scepticisme superficiel, possédant une mémoire remarquable, il émaillait ses discours de citations. Il lança la mode d'un style de discours qui commençait par un extrait de l'Évangile et se terminait par un hymne révolutionnaire.

Zvenigorodsky, apprenti-mécanicien de l'école pratique, était d'un autre type ; fils de journaliste, il faisait lui-même des journaux où il décrivait les misères et les souffrances des marins et qu'il lisait à ses camarades. C'est grâce à son action que de nombreux marins, comme Reznitchenko, par exemple, devinrent révolutionnaires. « *Nous discussions souvent pendant des heures entières – me conta ce dernier – scrutant la surface lisse de la mer* ». Outre ces deux personnages, il y avait toute une série de meneurs actifs, Matioutchenko, Reznitchenko, Kourilov, Dymtchenko, Makarov et bien d'autres. Ils discutaient des événements qui agitaient la Russie tout entière.

L'une des conséquences de la guerre russo-japonaise fut incontestablement l'émergence d'une vie sociale et d'une opinion publique [...] Les afflictions, la honte et les souffrances communes rapprochèrent la flotte et l'armée du peuple [...] Une fois, Nikichkine lut un extrait de la pièce de [Gorky](#), *Les Bas-Fonds*, dans lequel l'un des habitants du cabaret de Vassilissa se lance dans un discours révolutionnaire : « *Votre loi, votre vérité, votre justice, ne sont pas les nôtres* », etc. Nikichkine répandait ses lectures dans les coins et recoins du navire et ses auditeurs s'animaient d'un sentiment commun. Ils passaient de la parole aux actes : les protestations collectives devenaient de plus en plus fréquentes. On les préparait le soir avant le coucher. Les marins, rassemblés sur la plage arrière du navire pour la prière, refusaient de se disperser malgré les ordres de l'officier de garde et commençaient à discuter à voix basse ; puis l'un des plus courageux élevait la voix et lançait des mots d'ordre. Lorsqu'ils avaient

tout dit, les marins se dispersaient.

C'est le soir du 3 novembre que, pour la première fois, la protestation des marins prit un caractère menaçant de rébellion. Les fenêtres de la caserne, les lampadaires de la cour, les appartements des officiers furent en un instant saccagés. Les officiers coururent se cacher dans tous les endroits possibles et réussirent à esquiver la colère des marins. Les soldats, qu'on avait appelés des casernes voisines, refusèrent de tirer. Les marins et les sous-officiers du *Pamiat' Merkuria* parvinrent enfin, après quelques salves, à disperser les mutins [...]

Les incidents éclatèrent de plus en plus souvent sur les navires [...] Les marins du *Catherine II* menacèrent de couler le bateau si on ne versait pas la solde de temps de guerre. Les équipages de tous les navires soutenaient cette exigence. Ils gagnèrent, ainsi que sur la qualité du pain. Les marins révolutionnaires étaient en général à l'origine de ces actions. Chaque succès renforçait leur influence.

Mais c'était la guerre qui était le stimulant le plus vif pour les marins. Elle avait mis à nu les innombrables carences de l'armée et de la flotte que les marins imputaient à l'incapacité et à la couardise des « chefs ». Les officiers avaient perdu toute autorité et n'inspiraient plus aucun respect ni crainte. Les marins, eux, avaient compris que l'action résolue mène à la victoire et prirent de l'audace. Les actes d'insoumission se firent de plus en plus nombreux et étaient ouvertement soutenus par tous.

C'est dans cette atmosphère où soufflait le vent de la révolte et où la discipline avait volé en éclats, que naquit l'idée d'un soulèvement général. Où, quand et par qui, l'idée en fut-elle lancée la première fois ? Comme toute idée vraiment populaire, elle n'a sans doute pas été lancée volontairement par quelqu'un de précis et surgit spontanément dans l'ambiance d'espoir qui régnait sur le navire. Déjà, le 3 novembre, les marins avaient demandé au parti social-démocrate si le moment n'était pas venu de transformer la rébellion en mouvement organisé. Le comité avait conseillé report à un moment plus favorable. L'idée d'une intervention révolutionnaire avait ainsi émergé déjà depuis un an. Plus tard, au début de cette année, à l'annonce d'un pogrom juif, perpétré par la police de Sébastopol, 150 marins armés sortirent en ville et se joignirent aux ouvriers pour défendre les Juifs.

Les événements du 8 au 12 janvier (1905) à Pétersbourg ^[2] provoquèrent une grande émotion chez les marins [...] La « centrale des marins » – le comité central dirigé par des représentants des marins de tous les navires – se mit à élaborer sérieusement un plan de soulèvement. Ce n'était pas facile. Le projet suscitait une foule de questions concrètes : quel comportement adopter avec les officiers ? Devait-on les exécuter ou les arrêter ? Quelles seraient les conséquences du soulèvement, qu'il l'emporte ou qu'il soit battu ? N'allait-il pas disloquer la Russie ? Chaque marin donnait son point de vue. Dans une lettre adressée au comité de Sébastopol [...] l'équipage du *Potemkine* demandait une réponse à toutes les questions qui soulevaient des doutes.

Cependant la défaite de Tsushima, l'annonce du massacre de 40 marins de l'escadre Nébogotov près de Shanghai (parue dans un journal russe) poussèrent à bout la patience des marins. Ils disaient : « *Si on doit mourir, autant que ce soit pour libérer la Russie, plutôt que d'être tué par des officiers ou des Japonais* ». Et l'idée du soulèvement gagnait toujours plus de partisans.

Une question se pose ici : combien de marins du *Potemkine* étaient-ils engagés dans le complot ? Au moins la moitié, m'a-t-on répondu. En effet, les marins révolutionnaires ne gardaient pas leur plan secret : ils n'observaient que les précautions élémentaires. Voici un fait qui révèle leur audace : les officiers d'un petit navire – dont nous tairons le nom – allèrent un jour en ville assister à un mariage : pendant ce temps, les marins tinrent un meeting à bord [...] Il est très probable que les officiers aient su ce qui se préparait. On sait qu'il y avait une trentaine de mouchards parmi les marins. Mais comment démanteler ce plan ? Qui arrêter ? On n'arrivait pas à découvrir les membres du comité

[2] Il s'agit de la « procession » du 9 janvier des ouvriers de Saint-Pétersbourg, emmenés par le pope Gapone, voulant adresser une pétition au tsar Nicolas II et qui fut violemment réprimée dans le sang. Cet événement ouvrit le premier chapitre de la Révolution russe de 1905.

révolutionnaire du *Potemkine* [...].

Le commandant du *Potemkine* échoua dans toutes ses tentatives de rétablir la discipline à bord par des mesures traditionnelles, dérisoires et inefficaces [...]. On cherchait à empêcher les marins de se réunir ; on leur interdisait même la lecture des journaux et revues et il était difficile d'avoir une permission pour aller en ville. Golikov, qui autrefois passait souvent la nuit hors du navire, ne le quittait plus : il inspectait les cabines pour vérifier l'emploi du temps des marins : « *Pourquoi ce hamac est-il vide ? Qui est le matelot X ? – Il est de garde* », répondait le voisin, alors que le matelot X discutait dans un coin sombre avec un camarade.

Ces mesures draconiennes avivaient les protestations. Il y en eut une, particulièrement vive, dans les deux ou trois jours avant la Trinité. Golikov crut pouvoir y mettre fin en prononçant pendant la fête un discours sur la discipline. Il raconta comment la révolte, vingt ans plus tôt, à bord du *Svetlana* où il se trouvait, s'était terminée par de nombreuses exécutions. « *Voilà ce qui attend ceux qui oublient la discipline* », lança-t-il [...] Après la défaite de Tsushima, de telles paroles étaient d'une grande légèreté. Le fait d'apprendre les risques qu'ils couraient permettait aux marins de vaincre leur peur des conséquences d'une révolte. Mais que pouvait faire un malheureux commandant ? Comme tout bon soldat de l'absolutisme, défendre par tous les moyens la vieille Russie. Devant la difficulté de la tâche, Golikov, comme les autres, perdait la tête et ne faisait qu'accélérer le processus. Il était d'ailleurs lui-même convaincu de sa propre impuissance : « *Le poison révolutionnaire se répand sur le bateau même chez les sous-officiers* », dit-il un jour à un officier de gendarmerie. Toute tentative d'extirper la révolution se soldait par un échec [...].

Reznitchenko cite un exemple significatif : « *Nous étions sur le point de commencer la réunion lorsque survint une patrouille commandée par un officier. Il voulait nous arrêter tous. L'un d'entre nous s'approcha de lui et, après l'avoir salué, lui demanda : « Que vous importe que nous soyons ici ? – Je vous ordonne de vous disperser ! – Pourquoi ? – Parce que je vous l'ordonne ! – Mais nous ne faisons rien de criminel ! – Dispersez-vous ou je donne l'ordre de tirer – Personne ne vous obéira. Aujourd'hui, je suis de ce côté, mais demain je peux être dans votre patrouille et, si vous donnez l'ordre de tirer, c'est sur vous que je tirerai d'abord* ». *L'officier rebroussa chemin sans mot dire. Les marins changèrent de place et reprirent leur réunion. Baranovsky, le commandant du Pruth, fit, à propos de ces réunions, un discours dans lequel il accusa les Juifs d'être à l'origine des troubles dans la flotte. Il ajouta qu'il n'hésiterait pas à édicter des arrêts de mort contre tous ceux qui participeraient à des complots avec les socialistes. Quelques jours plus tard paraissait une proclamation des marins : « Tu as dit vrai. Nous savons que tu es un bourreau. Le jour est proche où nous n'hésiterons pas à t'étrangler. L'heure de payer va venir* ».

Quelques semaines plus tard, Baranovsky était arrêté par les marins et Golikov tombait, victime de l'obstination de l'absolutisme.